

les plus florissantes de la ville ; dans toutes les fêtes données à l'occasion des entrées des souverains ou des gouverneurs, on voyait toujours les suppôts de l'Imprimerie, « sans lesquels ne se faisoient iamais choses signalees en public en ceste ville » : à l'entrée du roi Henri II, en 1548, quatre cent treize imprimeurs figurent dans le cortège. De temps immémorial — disaient-ils — ils avaient « renouvelé leurs anciennes observees coustumes de donner quelque allegresse au peuple lyonnois, par une joyeuse reueue qu'ilz souloyent faire, à pied et à cheual » ; en ces circonstances, « ils prononcoyent certains plaisans Deuis, en forme de coq à l'Asne, avec vne honneste liberté, prinse de bonne part de tous ceux qui ont le cœur marqué de gentillesse ». Ils se trouvaient parfois cinq cents, six cents, bardés de dagues et d'épées, vêtus comme des princes, pour honorer un nouveau gouverneur ou fêter la naissance d'un dauphin. Mais, vers la fin du siècle, les typos s'assagissent — si c'est fou, toutefois, que de rire —, ils font « dessein à meilleure raison, de s'addonner et exercer à l'Art noble d'Imprimerie », cette profession « si industrielle, proffitabile, & necessaire à la manutention des Lois & Polices de la Société humaine ».

Ces plaisants devis, que récitaient à carême entrant les suppôts du Seigneur de la Coquille; qui avaient pour auteurs, c'est sûr, des imprimeurs de Lyon, ou leurs protes, ou bien leurs correcteurs ; ces scènes rimées dont les acteurs étaient les imprimeurs eux-mêmes, ou leurs correcteurs ou bien leurs protes, sont un singulier tableau des mœurs de l'époque. « Bon iour Touillaud » commence le premier de ces petits opuscules qui soit connu — « Bonjour Touillaud ». Quel est donc ce Touillaud ? Peut-être quelque typo de l'époque, quelque souffre-douleur sur qui pesaient les railleries de ses collègues, plus sûrement une fiction qui symbolisait ce que nous appelions aujourd'hui une « tête de turc »... Bon iour Touillaud / Dieu gard goutteux / Ha ! nostre maistre songe-creux / Es-tu icy ? comment te va ? ». Et le dialogue à trois, si j'ose dire, pétille et fuselle en quelques pages où ne brille point un esprit excessif, ni trop gaulois, mais où des allusions sont faites à des gens que nous ne connaissons pas, à des choses un peu mystérieuses pour nous et dont la psychologie nous échappe.